

Rite de passage

Le 8 juillet 2013 a marqué un moment important dans ma vie. Après près d'une cinquantaine d'années d'excursions en canot, de longues randonnées dans les milieux naturels un peu partout sur le continent et de descentes en radeaux dans des rivières impressionnantes, j'ai constaté que j'avais tourné la page presque sans m'en apercevoir. Ce jour-là, j'ai passé à d'autres des barils et des sacs étanches pour les activités nautiques et j'ai même donné la tente que j'avais cousue moi-même il y a environ 35 ans à partir d'un Heath Kit. Cela faisait déjà un certain temps que j'avais fait ma dernière sortie, probablement en 2006.

J'étais moi-même à l'origine de nombre de ces activités, arrivant des États en 1973 avec déjà de l'expérience alors que de telles aventures étaient encore presque inconnues ici. Pendant tout ce temps, ici et là, je me fiait souvent à des amis pour organiser les sorties, alors que les amis savaient que j'étais fiable pour participer à ce qu'ils organisaient. Les amis sont partis ailleurs, ou ont pour leurs propres raisons changé leurs façons de vivre, me laissant pour ainsi dire «échoué». La coupure radicale dans ma vie professionnelle, avec mon passage au poste de Commissaire au développement durable en 2007-2008, a marqué en même temps cette autre coupure.

Je constate que mes dernières descentes en canot remontaient à peut-être 2004, alors que j'avais pu passer une semaine à descendre la rivière Dumoine (photos Sophie DeCorwin Galerie Nature/Plein air) en cherchant à mettre en évidence l'intérêt de protéger son bassin versant et le forêt secondaire de pins quand même majestueux, mais recherchés par Commonwealth Plywood. La dernière descente en radeau est loin d'être oubliée, datant de 2006, alors que je faisais partie d'une sortie pour attirer l'attention sur la menace d'une petite centrale pour ce que Eric Hertz et son équipe expérimentée classaient parmi les 5 meilleures expériences de descentes en milieu naturel dans le monde entier (photo Galerie Nature/Plein air) – et j'ai pu continuer l'expérience alors qu'Eric m'invitait à me joindre à une descente d'une rivière en Colombie Britannique, menacée par un projet de barrage alors qu'il s'agissait pour lui d'une deuxième Yosemite. Cette dernière descente, en compagnie du «maître» d'Eric, qui a passé sa vie sur la rivière Colorado, m'a ramené à des souvenirs de descentes des rivières Pecos et Rio Grande au Nouveau Mexique dans les années 1960-1970.

Quant aux dernières longues randonnées, je pense entre autres à une semaine sur la Traversée de Charlevoix, quelques semaines après le déluge de 1998; Eudore Fortin s'est arrangé pour que je m'y aventure, avec ma fille, sur des sentiers sérieusement endommagés par les eaux. Par la suite, c'était plutôt de courtes sorties de fin de semaine. Pendant les années 1990, alors que je dirigeais un projet pour Nature Québec au Honduras, je réservais lors de mes missions deux fois par année une journée ou deux dans les Islas de la Bahia où se trouve le deuxième récif du monde en importance, absolument spectaculaire. C'est là où j'ai découvert que la plongée représente une expérience sans comparaison plus impressionnant que l'ornithologie à laquelle je me consacre avec plaisir depuis des décennies : presque tout le contraire des oiseaux, les poissons sont en très grand nombre et très grande diversité dans tous les recoins du récif, n'ont pas peur de l'observateur et revêtent des couleurs encore plus éclatantes que les oiseaux les plus colorés.

Finalement, en plus de la perte des amis et des organisateurs, j'étais devenu plus que préoccupé par le sort des populations face aux effondrements des écosystèmes qui arrivent. En 2006, dans les semaines avant de rentrer au bureau du Vérificateur général comme Commissaire, j'ai profité

d'un safari ornithologique au Kenya organisé par d'autres amis pour pouvoir combiner ce qui les intéressait avec l'occasion de voir un pays qui est peut-être typique dans les défis qu'il recèle: une population qui va doubler dans les prochaines décennies alors que le pays est déjà pauvre et surpeuplé; la disparition probable de la grande faune face à l'extension partout des établissements humains sur les territoires de cette faune; la déstabilisation de la faune et des humains...

C'était une sorte de transition, et c'est la Chine qui me fascine maintenant, par-dessus tout. J'ai pu y faire trois voyages d'un mois chacun, fouinant dans une vingtaine de villes et autant de villages dans un effort de comprendre, du moins superficiellement, le quotidien de la vie des gens. Tout y est impressionnant : la taille du pays ; le nombre de personnes qui y vivent ; la diversité de milieux et d'éthnies. Par dessus tout, le pays se trouve devant d'énormes défis : son éventuelle population de 1,5 milliards de personnes dépend de ressources en eau qui sont le quart de la moyenne mondiale, de ressources minérales la moitié de la moyenne mondiale et en forêt le sixième ; le pays a 20% de la population mondiale, mais seulement 10% des terres arables et une autosuffisance alimentaire pour environ 950 millions de personnes (Pierre Gentelle : *Chine, un continent-- et au-delà?*, 2001). Sa consommation d'énergie est le treizième de celle des États-Unis et le cinquième de celle du Japon ; pour se mettre au niveau du Japon, elle consommerait des ressources en énergie trois fois celles de ce que font les États-Unis actuellement ! Bref, mon petit rite de passage semble coïncider avec celui de la biodiversité mondiale en général, devant les énormes pressions qui viennent alors que celles du passé ont déjà été suffisantes pour nous mettre devant des effondrements écosystémiques.

Pour janvier 2014, je me réserve quand même un voyage, avec la culpabilité qui s'y joint, pour revisiter l'Amérique centrale. J'y ai passé des mois en 1992, lorsque je me trouvais en sabbatique forcée après ma démission comme Sous-ministre adjoint au ministère de l'Environnement. Déjà, le Costa Rica, le Guatemala et le Honduras présentaient le même phénomène que j'ai pu voir au Kenya, une biodiversité parmi la plus impressionnante de la planète, mais à risque. J'y ai travaillé pendant six ans pour soutenir la mise en place d'un groupe d'ONG au Honduras pour encourager une symbiose entre des communautés de paysans et des aires protégées nouvellement créées et près desquelles vivaient depuis longtemps ces communautés. Je vais sûrement profiter du voyage pour reprendre un peu de plongée sous-marine (j'ai encore mon équipement !), entre autres pour voir le niveau des dommages depuis ma dernière plongée en 1998, et pour une visite dans les forêts, elles aussi probablement rétrécies et dégradées.

À la fin de la décennie 1990, des efforts pour lancer un projet à Madagascar pour conserver le peu de milieux naturels qui y restent ont échoué, mais j'ai pu combiner, ces fois-là aussi, un peu de plongée dans le Détroit de Mozambique. Finalement, c'était les gens qui m'y attiraient, et pour certains d'entre eux, rencontrés sur une piste de l'arrière-pays, j'étais le premier Blanc qu'ils avaient vu de leur vie, et je leur faisais peur !

Définitivement, je marque la fin d'une longue vie de proche contact avec la nature et ses merveilles. Elle risque d'être de plus en plus du passé, cette nature, et les défis, moins merveilleux mais stimulants, se trouvent maintenant dans le sort des gens, sort dont les Chinois représentent une sorte d'apogée pour le niveau du défi mais également pour le potentiel d'un modèle qu'ils pourraient constituer avec un changement de paradigme.